

La misère noire à Val-d'Espoir

Simone Bussières, *L'enfant de l'aube*, Montréal, Guérin, 2000,
160 p., 12,50 \$

Adrien Thério

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (2001). Compte rendu de [La misère noire à Val-d'Espoir / Simone Bussières, *L'enfant de l'aube*, Montréal, Guérin, 2000, 160 p., 12,50 \$]. *Lettres québécoises*, (101), 28–28.

La misère noire à Val-d'Espoir

On peut se demander pourquoi les institutrices d'autrefois, surtout celles de la campagne, n'ont pas pris la peine de raconter leurs exp eriences d'enseignement, dans ces paroisses de colons où, avant la Révolution tranquille, la pauvreté régnait en maître.

ROMAN
Adrien Thério

PLUSIEURS ÉCRIVAINS OU ÉCRIVAINES ont rappelé leurs souvenirs des beaux ou mauvais jours passés à l' cole du rang ou du village, mais on dirait que les institutrices n'ont à peu près jamais eu l'audace de nous faire part de leurs exp eriences dans ces lieux où on les mettait, parce qu'elles étaient instruites, sur un piédestal. Instruites, elles l'étaient peut-être plus que les gens qui les entouraient, mais pas assez pour imaginer qu'elles pouvaient avoir des talents d'écrivains.

La narratrice, ici, a vécu cette épreuve, c'est le terme exact, dans son cas, de s'en être allée, pleine d'espoir, s'initier à l'enseignement dans une paroisse de colons, dans les années quarante, en plein cœur de la Gaspésie, à l'âge de dix-huit ans. En lisant son court roman, on peut certainement se poser des questions au sujet de sa façon de réagir devant la vie quotidienne de ces gens qui sont en train de se colleter avec une terre ingrate, dans le fin fond d'un rang où les mœurs sont plutôt frustes. Mais la romanc re d'aujourd'hui a le courage d'admettre qu'elle manquait alors de psychologie et même de pédagogique et qu'elle

a commis bien des erreurs envers certains enfants qui, quoique dénigrés par de beaux parleurs, ne demandaient de sa part qu'un peu de compassion et de compréhension.

Mais on le sait, quand Simone Bussi eres prend la plume pour raconter une histoire, on doit s'attendre à ce que les  v nements deviennent dramatiques. Elle possède l'art, depuis son premier roman, publié en 1951, et depuis ses nouvelles de l'année dernière, de pousser à l'extrême des situations qui ne ressemblent pas du tout à celles que l'on peut imaginer. On est en plein bois, les colons sont pauvres, ils vivent dans des maisons qui ont l'air de cambuses, mais ils essaient de croire que la vie vaut encore la peine d'être vécue. Sauf ce Guillaume, cet enfant de dix ans qui fait deux milles, avec ses frères et sœurs, pour se rendre à l' cole, même dans les tempêtes de neige, et qui pense déjà à rejoindre sa petite s ur au ciel. Il devrait pourtant se sentir heureux de temps en temps, car il a un don du ciel : il peut remettre en place une luxation, une foulure, c'est un « ramancheux ».

Toutefois ses parents lui en veulent de pratiquer ce métier sans se faire payer, ce qui, pour lui, va de soi. Mais un homme reconnaissant lui lègue à sa mort son cheval. Y a-t-il un cadeau plus précieux pour faire de la terre neuve ? Or, le jour de la Toussaint, le père de Guillaume, en revenant de la messe, mène le cheval à vive allure et heurte la voiture d'Hormidas, et voilà les deux voitures qui virent sens dessus dessous. Les deux chevaux vont se ramasser les quatre fers en l'air. Les passagers des voitures se relèvent sains et saufs. Mais le cheval des Turcotte, celui de Guillaume en fait, reste sur le dos dans la neige, incapable de se relever. Il saigne abondamment et il a une patte cassée. On demande à Anthime, un voisin, de mettre fin à ses souffrances avec son fusil.

Au retour de la messe, Baptisse cherche Guillaume qui se cache dans la grange, car la mère qui vient d'accoucher, pendant que les autres étaient à la messe, l'accusé d'avoir tué son nouveau-n  parce qu'il n'a pas su couper le cordon du bébé. Baptisse ne réussit pas à trouver son fils, mais ce dernier finit par apprendre, après le décès du nouveau-n , la mort de Pitou, son cheval bien-aimé. Le lendemain, jour des morts, l'institutrice, sur une intuition, prend la route qui va chez les Turcotte pour tâcher d'apaiser la colère des parents et de consoler Guillaume, si c'est possible. Soudain elle aperçoit le cheval qui repose toujours dans la neige. Elle s'avance vers lui par curiosité et voit alors le pauvre Guillaume couché sur le flanc de son cheval, les bras enroulés autour du cou de la bête. Elle trouve la force de le remettre sur pied et de le transporter chez Anthime, à quelques arpents de là. L'enfant vit encore, mais les efforts qu'il fait pour s'exprimer se perdent dans des paroles sans suite, dans des rêves qui semblent l'attirer au loin. Une façon d'aller retrouver une petite s ur qui l'attend là-haut.

Après les fun raillles, la jeune institutrice repart à Québec, pour essayer d'oublier tous ces malheurs. Madame Bussi eres, en effet, a le don de provoquer les drames, je dirai même de les empiler les uns sur les autres et de les rendre si plausibles qu'on en sort tout courbé, comme humilié par les infortunes qui s'abattent sur ces êtres humains sans défense.

Ce court roman n'est peut-être pas une réussite, parce que la trame est un peu lâche et que l'auteure ne maîtrise pas assez ses personnages, mais elle sait peindre la douleur comme personne, et personne, je crois, ne pourra sortir de ce livre sans vouloir partir à la recherche de ces créatures perdues dans un univers maléfique et trouver une façon de leur apporter un peu de bonheur. Une histoire ordinaire dans laquelle on trouve de l'extraordinaire. C'est merveilleusement triste !   relire !



Simone Bussi eres

